

Benjamin Fondane

## Paysages

(1917-1923)

traduit du roumain par Odile Serre

Benjamin Fondane est mort à Auschwitz il y a cinquante ans.

### PROVINCE

#### I

A nouveau le silence mouillé des montagnes -  
cependant c'est l'été pour le calendrier ;  
des chèvres barbues sont passées, sales,  
et il pleut, il pleut...

les oies sous les ponts  
ont défailli dans l'automne blanche, près de  
mon âme qui voudrait pleurer.

Les paisibles châtaigniers, sur les bancs du parc,  
collent à la main de larges timbres de laiton ;  
le silence, humide, s'est couché sur le dos,  
et un Cupidon, grêlé par le temps, un arc au poing,  
déverse, tuberculeux et paralytique,  
l'eau tapie dans son membre mythique.

A-t-on vu – ici aussi – des cygnes dans le bassin ?  
(Peut-être ont-ils emporté la lumière par une porte.)  
Le bassin est jaune comme une feuille morte,  
et la belle d'été s'en est allée si doucement,  
les yeux limpides et les mamelles fermes,  
qu'encore maintenant je la sens, nue, à mes côtés.

L'automne dernier nous étions deux.  
(Fontaine, fais ruisseler le souvenir !)  
Nous regardions partir les cigognes, réfléchis,  
vers d'autres contrées et vers d'autres pluies,  
et tout comme maintenant nous étions rêveurs –  
et quelqu'un, cognant sur des planches, sculptait quelque chose.

1916

## II

L'automne est si dorée dans la ville  
– dans ses cheveux, rousses, des fleurs de tuile –  
que la rue marche comme une cigogne  
derrière les barreaux où jouent des pianos.

Mangés par la pluie, les arbres s'effeuillent,  
comme après une invasion de chenilles –  
et le silence est dur comme une noix,  
et le soleil s'est fracassé sur la brique.

L'automne est arrivée de Galati sur des radeaux ;  
elle étend le linge, le lave dans une écume monstrueuse,  
cloue les barriques pour le vin –  
et chante une chanson de matelot vagabond.

Les femmes aux fenêtres ont commencé à reprendre  
des bas de laine pour l'hiver, usés ;  
et dans les maisons aux odeurs de remèdes,  
mûrissent, comme le coing, des tuberculeux.

Le temps, dans son fauteuil, s'assoupit comme un vieillard –  
Je te le dis : les choses elles aussi ont mûri ;  
cette fois-ci, elle se couvre à peine de vert-de-gris  
cette automne si dorée de la ville.

### III

Ville misérable, aux ruelles et aux rues  
fendues par les pluies, les troupeaux et les chariots –  
là, dans les champs, autrefois, levait le soleil,  
là levait l'avoine.

Sur quelques clôtures, l'herbe a germé,  
et on rencontre, là où courait la rivière,  
de vieilles maisons dans lesquelles rien n'a vécu,  
rien, derrière la vitre, que le vide.

Et des hommes se glissent derrière les clôtures,  
les buffles pesants quand ils rentrent du pâturage  
marchent sur l'asphalte, se couchent, ou pissent,  
les cornes dressées vers le ciel, comme autrefois.

Et l'herbe perce les planchers,  
les murs crevassés, fait éclater les pierres,  
et les jusquiames fielleuses  
ont pris la piètre habitude, avec le temps, de dominer.

La terre émerge à la surface, s'insinue,  
croît dans les brèches, gravit le mur,  
et, grasse, s'étend pour la seconde fois  
sur l'asphalte vaincu.

Des cloches de laiton se sont  
souvenu, dans le crépuscule rougeoyant,  
de pleurer pour l'office du couchant –  
et, quelque part, des coqs ont donné le répons.

Sur des bouteilles brisées, des lézards se font rôtir ;  
de lourds fruits tombent des arbres dans le vent –  
on dirait qu'une main du ciel fait  
les semailles sur cette nouvelle terre.

1922

## IV

À Rodica

Le soir, les pigeons de la cour, sur l'asphalte,  
ont dans les yeux le silence d'une contrée plus chaude  
et leur démarche paisible semble vaciller sur une corde.  
Je rêve aux pigeons blancs de la lagune ;  
serait-ce l'eau qui les rend si réfléchis ?  
Tu voudrais, des vieux balcons, leur lancer des graines.  
Lorsque les heures du déclin lancent la nuit contre les tours,  
humides de ce long silence, de sang et de lait,  
ils ressemblent à des urnes mortuaires.  
Bannières de paix, regarde-les, comme autrefois, sur les portes ;  
à leur maintien, on dirait que le temps n'y a pas touché –  
Venise, ces pigeons ont la simplicité de ton âme.

1921

### JE VEUX L'AUTOMNE, LA VIGNE...

Je veux l'automne, la vigne lourde, sa gaieté et ses violoneux,  
les barriques retentissantes et des tonneliers  
pour bien les fermer avec cannette et clous –  
pour y mettre le vin, rouge comme le sang d'un martyr.  
Ouvriers ! La tête me fait mal, chavirante et molle,  
d'où le rêve peut s'écouler sur le sol.

Je ne sais rien de cet art qui rend  
l'âme silencieuse et la chair stridente,  
puisqu'il n'y a personne ici dont je puisse baiser  
– sur l'ombre arrachée sauvagement au corps –  
l'odeur nauséabonde du sang bouillant.  
La souffrance est bien plus grande quand elle meurt dans les mots,  
ouvriers ! Votre marteau battant dans le vide  
semble marteler – vôtre ou mien – un cercueil.

Laissez vieillir le vin nouveau dans la cave,  
je veux prier en cet automne comme un ermite  
et que mon âme simple, dans mon corps lourd et imberbe,  
fleurisse en prière, argentée comme un cerisier.  
Je veux rendre grâce pour la belle abondance des pressoirs,  
les belles femmes et les prunes moldaves,  
le désir guère plus laid que le plaisir,  
l'acte libre meilleur que le vouloir,  
et la jeunesse meilleure que le pur néant –  
rêve : une cannelle ouverte d'où tu ruisselles, nature.  
Si tu veux que je te livre maintenant l'argile éphémère, prends-la –  
mais peut-être attends-tu que les bœufs labourent à nouveau, sur la colline ;

j'aime les paysans qui savent lancer le grain –  
il n'y a pas de joie plus grande que dans l'être ;  
le soleil peut demain mouiller à nouveau les murs,  
peut-être la vie ne tient-elle pas tout entière dans les seuls souvenirs  
et peut-être ce jour n'est-il pas tout l'automne. Peut-être  
le silence qui descend, réfléchi, sur toutes choses  
n'est-il qu'un présage d'autres temps, qui  
œuvrent en nous, comme des vers.

1922

## ÉVÉNEMENT

À Madame Claudia Millian

Les feuilles vont tomber, les feuilles grises : un cerf,  
à l'écorce noueuse,  
a brisé, un instant, le silence du ciel ;  
– et, léger, le silence a vacillé.

Assurément, à cette heure, le Seigneur  
est descendu du ciel avec saint Pierre  
et, effrayé par les chiens, se laisse lourdement tomber  
sur la pierre blanche d'une borne kilométrique.

Une jeune fille conduit ses chèvres au pâturage,  
et la voilà qui sur le sol se couche tout doucement,  
pour recueillir en elle les paroles  
que chuchote le Seigneur à saint Pierre.

1917